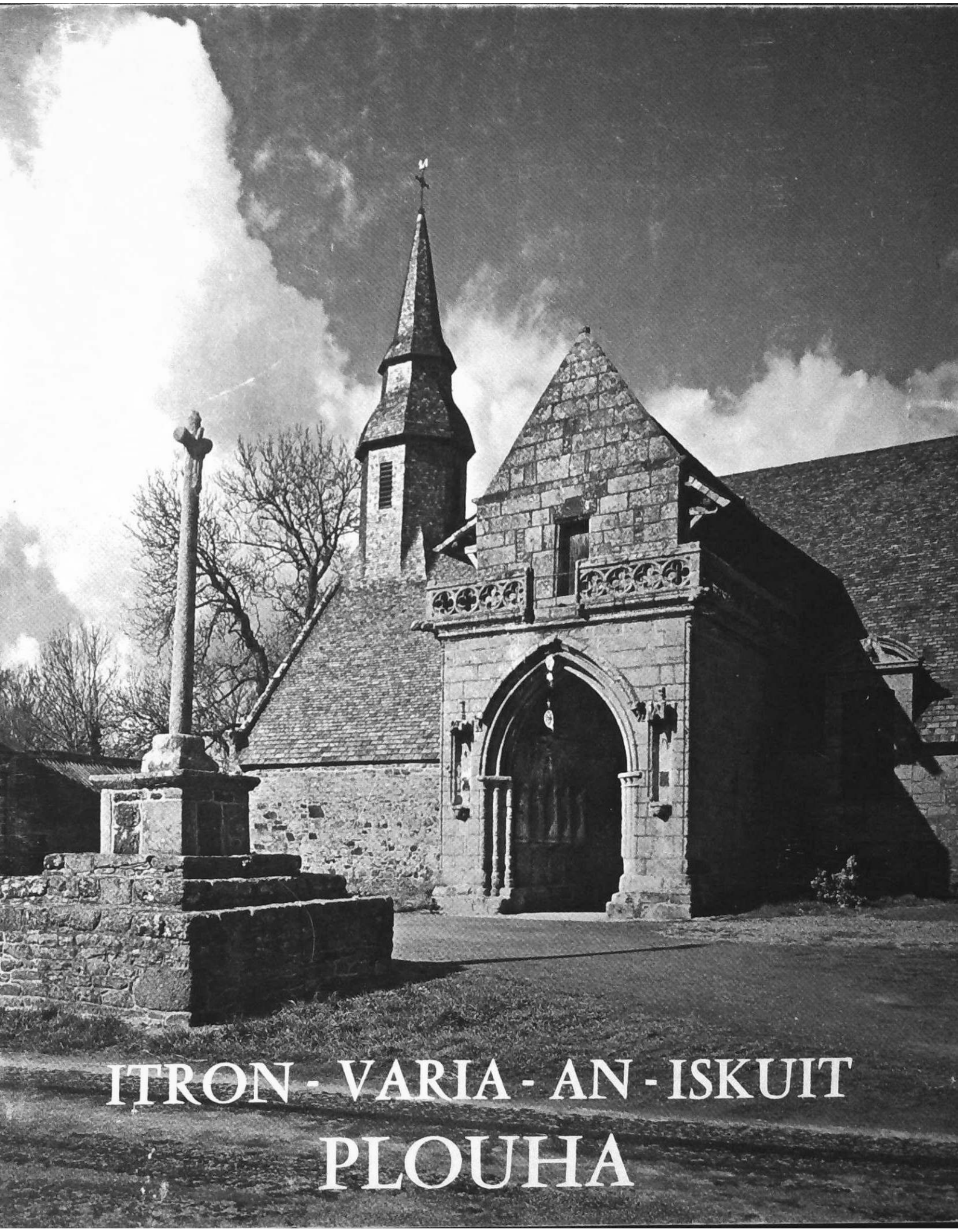

ITRON - VARIA - AN - ISKUIT
PLOUHA

Jean COCAIGN
ancien Curé-Doyen de Plouha

Maurice MESNARD
Maître en Archéologie Chrétienne

ITRON - VARIA - AN - ISKUIT

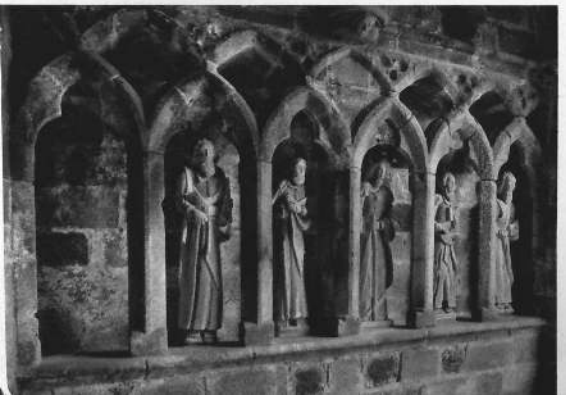
Le Sanctuaire
de Notre-Dame-de-Kermaria
en la paroisse de Plouha
au diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier
(Côtes-du-Nord)

Les origines - La Visite - Le sauvetage

1975

LES APOTRES, dans les niches du porche, avec leur décor d'arcades tréflées. XV^e siècle.

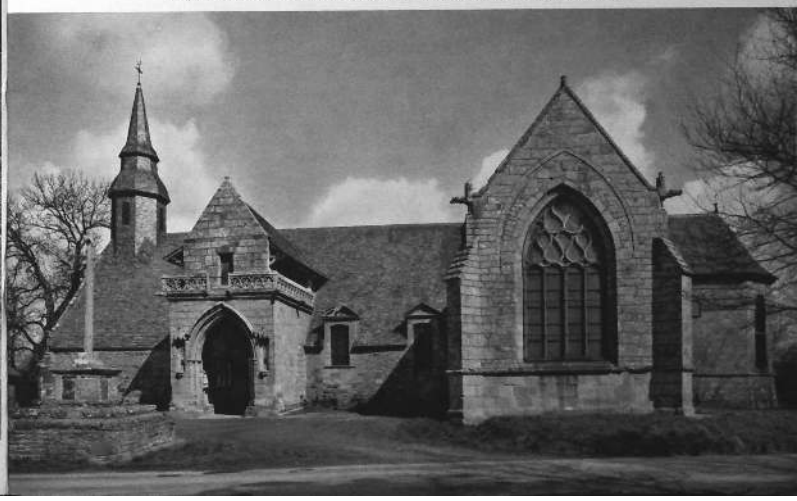
Une niche est vide : celle de saint Luc dont la statue fut volée en 1907.



SAINT PIERRE. Une des statues du porche en bois polychrome. XV^e siècle.

GARGOUILLES
Amortis de pignon de la chapelle sud, XV^e siècle

FAÇADE SUD, avec le porche du XV^e siècle et l'aile de transept formant chapelle.



LIMINAIRE...

« La Terre est un temple rempli de cierges éteints »...

Quand, en 1904, il écrivait ce vers mélancolique, notre grand barde de l'Ile de Groix, Jean-Pierre Calloc'h, pensait aux nations qui, au cours des siècles, avaient laissé s'évanouir la Flamme divine reçue des Apôtres.

En même temps, il clamait sa joie et sa fierté de voir briller dans notre Bretagne, au milieu de la nuit païenne d'alentour, le flambeau de l'Evangile.

Il ne pressentait pas le redoutable assaut que le Prince des ténèbres allait livrer à notre vieil Occident qui, jadis, n'avait offert au Nom de Jésus aucune résistance.

Or la foi séculaire des Bretons a été secouée et leur fidélité à leurs légendaires traditions chrétiennes en a été ébranlée.

Leurs monuments religieux eux-mêmes n'ont pas été épargnés et ne le sont pas encore. Des calvaires tombent et ne sont pas relevés. Le cher Botrel chanterait avec moins d'enthousiasme :

« ... ces « Christ » en granit gris, debout sur nos campagnes,
Traçant à l'infini sur la race bretonne
Le geste immense et doux qui console et pardonne... »

Quant aux chapelles dédiées à la Vierge et aux Saints,

« ... ces mille chapelles
Aux hauts clochers de granit
Brodés comme des dentelles
Où la cloche chante et rit... »

beaucoup ont disparu, disparaissent et menacent ruine.

Parmi celles qui tiennent encore, plusieurs sont sans âme et sans vie, froides comme des tombeaux... si froides que le cœur s'y glace et que la prière elle-même s'y gèle.

***

Dans ce ciel quelque peu sombre il y a, grâce à Dieu, de belles éclaircies. L'histoire de la chapelle de « Itron-Varia-an-Iskuit », en Plouha, que nous allons conter, en est un témoignage émouvant.

C'est l'histoire d'un sauvetage... une histoire qui pourrait devenir celle de tel ou tel autre sanctuaire de chez nous.

C'est pourquoi, parallèlement au but qui est le sien de mettre en valeur l'inestimable trésor que constitue le sanctuaire de Kermaria-an-Iskuit, cette plaquette voudrait apporter un message d'espoir à tous ceux qui ont à cœur de conserver à la Bretagne, à côté de ses ajoncs d'or et de ses genêts en fleur, à côté de ses plages légendaires et de ses rochers géants, l'admirable parure qu'ajoutent à sa beauté naturelle ses innombrables monuments religieux...

AVANT-PROPOS

LA PAROISSE DE PLOUHA

Sans quelques notes rapides sur la paroisse de Plouha, dont dépend et a toujours dépendu le sanctuaire de Kermaria, l'histoire de « Itron-Varia-an-Iskuit » ne serait guère compréhensible.

S'il nous a été impossible d'identifier le saint éponyme de ce « plou », nous savons que l'origine de Plouha date du temps de l'immigration bretonne.

Elle est l'une des plus anciennes paroisses du diocèse et l'une des plus importantes.

La vieille église, démolie en 1860, datait des XI[e] et XIII[e] siècles.

Jusqu'au début du XIII[e] siècle, elle dépendait de l'évêque de Saint-Brieuc mais était à la présentation des comtes de Goëlo.

Aussi quand, en 1202, il supprima l'abbaye de Saint-Rion qu'il avait fondée en 1198 pour la remplacer par l'abbaye de Beauport, le comte Alain d'Avaugour confia aux Prémontrés six églises en Goëlo. Parmi ces six églises, il y avait Plouha avec toutes ses appartenances.

Cela n'alla pas sans de nombreux conflits d'autorité et de juridiction entre le Père Abbé de Beauport et l'évêque de Saint-Brieuc, conflits « si sérieux et si graves » qu'il fallut les déférer à Rome et en appeler au Tribunal du Pape.

La querelle se vida en faveur de Beauport. L'évêque Joscelin dut s'incliner et, en 1206, les moines obtinrent de « gouverner et d'administrer la paroisse de Plouha selon la discipline ecclésiastique en vigueur », relevant, au spirituel, de l'évêque de Saint-Brieuc et, au temporel, de l'abbaye.

Les choses en restèrent là sous l'épiscopat des quatre évêques qui succédèrent à l'évêque Joscelin, y compris saint Guillaume Pinchon.

En 1237, l'évêque Philippe, successeur immédiat de saint Guillaume, réussit à faire nommer à Plouha un de ses prêtres, Geoffroy Harscouët.

Quand ce prêtre mourut en 1260, l'évêque Simon lui donna comme successeur Alain de Coatmen. Mais, sur l'intervention de l'Abbé de Beauport, le pape Alexandre IV invalida la nomination et c'est un chanoine régulier de Beauport, Jean de Lingreville, qui devint « prieur-recteur » de Plouha.

Dès lors, les moines desservirent la paroisse jusqu'à la Révolution et même un peu plus tard. Ils vivaient dans la maison presbytérale et, tout en s'adonnant au ministère pastoral, ils cultivaient une ferme importante sur le modèle de Beauport qui, dit la chronique, « possédait les jardins les plus beaux et les plus réputés de Bretagne ».

En 1830, mourait, à Plouha, le dernier Profès de Beauport, Pierre-François Le Clec'h qui, ayant prêté serment à la Constitution civile du clergé, s'était ensuite intégré dans le Clergé concordataire. Il fut le premier curé-doyen de Plouha, nommé par Mgr Caffarelli, le 21 mai 1803, quand la paroisse fut érigée en cure.

Avec lui prenait fin le règne de Beauport à Plouha.

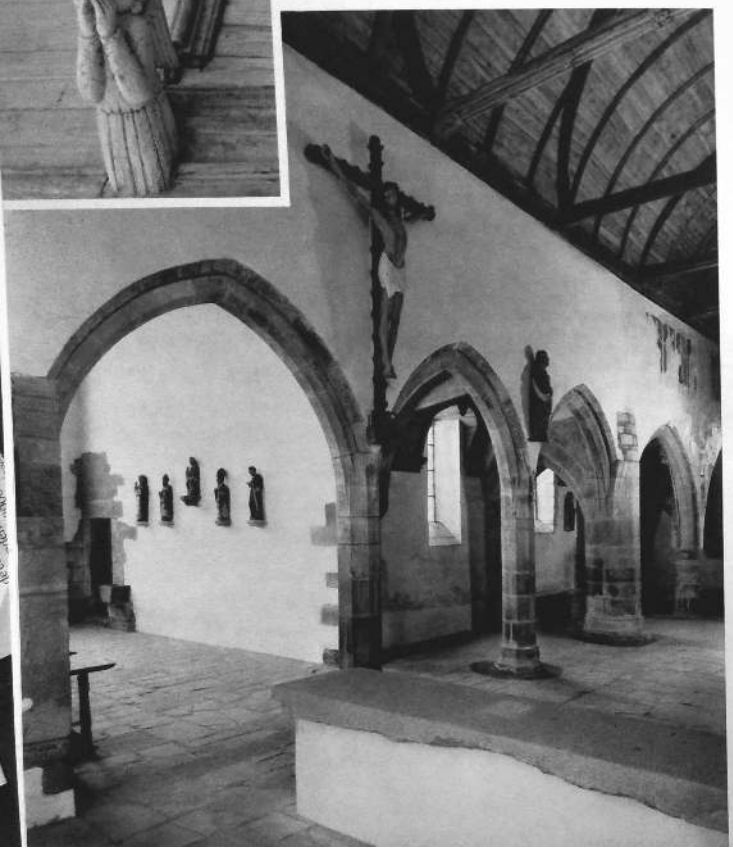
L'évêque de Saint-Brieuc, Mgr Le Groing de la Romagère, y nomma M. l'abbé Guernion, originaire de Hillion. Il y mourut en 1847.

C'est alors que Mgr Le Mée transféra de Penvénan à Plouha, M. l'abbé François-Marie Perro, originaire de Lanrodec, dont le nom a été particulièrement mêlé à l'histoire du sanctuaire de Kermaria et que, par le fait, nous allons bientôt retrouver...

NEF PRINCIPALE, prolongée par la sacristie. XIII^e^, XV^e^ et XVIII^e^ siècles. ▶

ANGE ADORATEUR. Sabliers à l'entrée du chœur. XV^e^ siècle.

L'AUTEL MAJEUR et la collection des statues.



CHAPITRE I

LES ORIGINES

La construction de la chapelle

Dans ses « Notes sur Plouha », René Couffon écrit : « La chapelle date du début du XIII[e] siècle et est souvent mentionnée, au cours de ce même siècle, dans les chartes de Beauport ». Un peu plus loin il ajoute : « Il faut y voir, croyons-nous, l'une des fondations des Seigneurs de Goëlo ».

Cette hypothèse rejoint la nôtre mais semble demander une brève explication.

En ce XIII[e] siècle, les manoirs et les gentilhommières pullulaient à Plouha.

Les petits seigneurs y étaient si nombreux et, pour la plupart, si désargentés, que d'aucuns lancèrent une rime qui devint rapidement un dicton populaire :

« Noblanz Plouha
Noblanz netra... » (1)

Rien ne permet d'affirmer que cette noblesse dite « de rien », n'ait valu celle des châteaux. Elle était, bien sûr, moins riche et moins puissante, mais elle n'en était ni moins honorable ni moins généreuse. La preuve en est que ces petits seigneurs se joignirent aux grands pour prendre part aux croisades. Or ils avaient parfaitement conscience des risques que comportaient ces expéditions en Terre Sainte et qui s'appelaient la captivité, la peste et la mort.

Il semble que ce soit précisément ces risques qui aient été à l'origine du sanctuaire de Kermaria, comme à l'origine de nombreux autres sanctuaires bretons.

N'est-ce pas en effet parce qu'ils en furent préservés, à l'encontre de tant d'autres, que ces seigneurs, rentrés sains et saufs dans leurs foyers, tinrent à exprimer leur reconnaissance en faisant construire un édifice religieux en l'honneur de la Vierge.

Mais seuls ils ne le pouvaient pas. Ils en référèrent au Comte de Goëlo. Et c'est là que notre hypothèse rejoint celle de René Couffon.

Si elle est exacte, le fondateur de la chapelle de Kermaria-an-Iskuit serait Henry d'Avaugour qui, avec d'autres seigneurs de la région, accompagna à la croisade le duc de Bretagne Pierre Mauclerc et revint dans ses foyers en 1240.

Ce ne fut d'ailleurs pas sa seule fondation religieuse : c'est lui aussi qui, en souvenir des Franciscains rencontrés à Jérusalem, fit construire le couvent des Cordeliers de Dinan où il entra comme novice à la fin de sa vie en 1278 et où il mourut le 6 octobre 1281.

Le vocable « Kermaria-an-Iskuit »

Il a fait couler beaucoup d'encre. Peut-être a-t-il manqué à ceux qui ont voulu le traduire de saisir le lien qui existe entre ce nom et l'origine de la chapelle, telle, du moins, que nous la supposons.

Pour le mot « Kermaria », il n'y a pas de problème. Encore qu'il ne soit pas tout-à-fait exact de le traduire « Maison de Marie ». Le mot « Ker » désigne plutôt, dans le langage courant, « un village ».

(1) Noblesse de Plouha, noblesse de rien.

Dans le cas présent cela ne fait aucun doute puisque, dès l'érection de la chapelle, c'est tout le village, dénommé précédemment « Kergrist », qui prit le nom de Kermaria.

C'est sur le mot « iskuit » que peinent les traducteurs, ce mot n'étant plus guère usité, au moins dans notre Trécor.

Dans sa remarquable étude sur la chapelle, Lucien Bégule écrit « Nisquit » et ajoute : « Nisquit est une contraction de « an isquit » et signifie « qui rend la santé ».

La charte de Beauport donne une autre version : « lisquit » est une corruption de « leskuit » et signifie « lieu franc », indiquant que « Kermaria et ses dépendances bénéficiaient de l'exemption de la taille et de toute autre contribution ».

D'autres, dont l'interprétation semble plus pieuse qu'exacte, traduisent « iskuit » par « sain de corps et d'esprit ». Cet adjectif s'appliquerait à un personnage « sans aucune bavure ni physique ni morale » et désignerait « la Créature idéalement parfaite » qu'est la Vierge Marie.

Nous avons fait appel à M. l'abbé Louis Le Floc'h, recteur de Louannec, dont la compétence en linguistique celte fait autorité.

D'après lui, le mot « iskuit », qui s'écrit avec un K, est un adjectif breton composé de deux mots « is ou es et kuit ». Il signifie « sorti de quelque chose ou de quelque part, réchappé ou rescapé ».

« Itron-Varia-an-Iskuit » se traduirait alors par « Madame Marie qui tire d'affaire... qui sort d'une situation difficile ou d'un cas désespéré... Madame Marie qui sauvegarde ».

Ce sens correspondrait à l'hypothèse que nous avons suggérée sur l'origine de la chapelle. Il s'adapterait au vocable liturgique « Notre-Dame-des-Sept-Douleurs » sous lequel est honorée la Mère de Dieu à Kermaria. Et il ne contredirait nullement — tout en allant beaucoup plus loin — le sens généralement admis de « Notre-Dame qui rend la santé ou Notre-Dame de la Guérison ».

Kermaria paroisse ?...

Il ne semble pas que l'on puisse affirmer péremptoirement que la chapelle de Kermaria ait été, à un moment ou à un autre, église paroissiale.

Certains faits ont pu fort légitimement le faire croire. Nous en signalons quelques-uns.

C'est d'abord le fait, que nous développerons dans le paragraphe suivant, du rôle important joué, sur le plan du culte, par le sanctuaire de Kermaria qui avait sur place son chapelain avec sa maison presbytérale.

C'est aussi le fait, signalé dans son « Procès de Canonisation » que, vers le milieu du XIV[e] siècle, le Bienheureux Charles de Blois « fit don d'un ornement de soie pour l'officiant, le diacre et le sous-diacre à l'église paroissiale de la Bienheureuse Marie de Kermaria ».

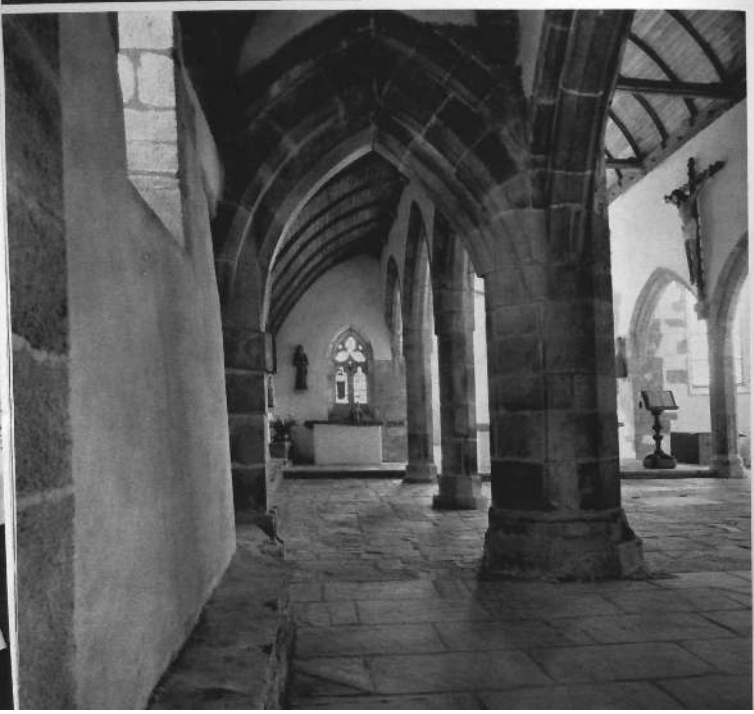
C'est enfin le fait des privilèges et des dotations dont jouissait Kermaria.

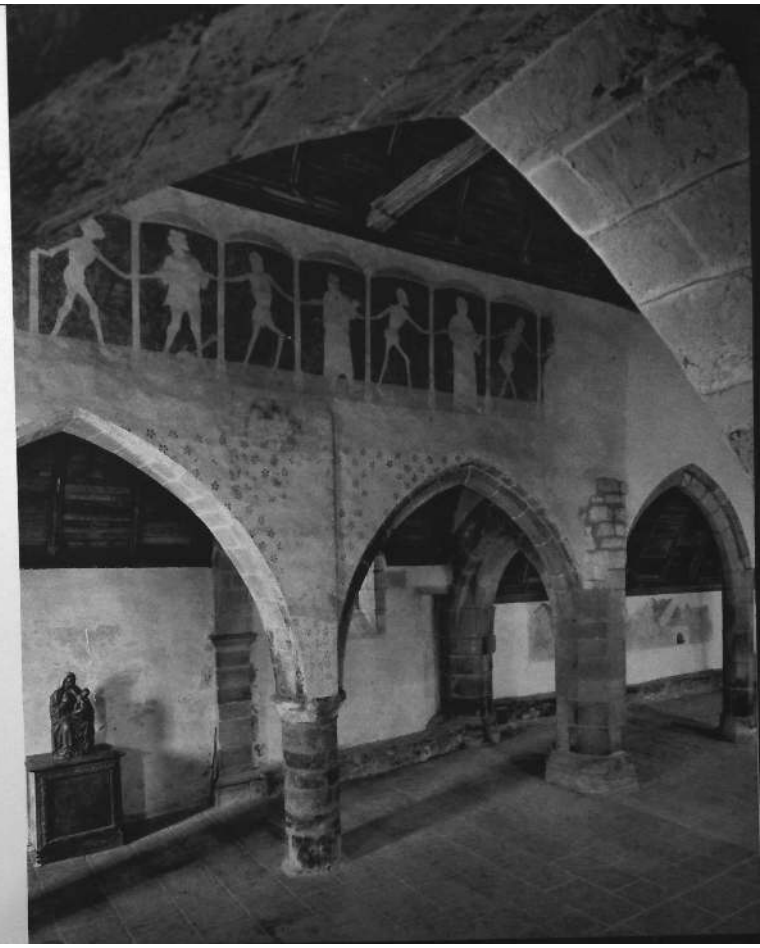
A l'instar d'une église paroissiale, le sanctuaire de Kermaria avait en dépendance, au XV[e] siècle, trois autres chapelles de Plouha : la chapelle de Saint-Laurent, la chapelle de Saint-Michel (actuellement en la paroisse de Pléhédel) et la chapelle de Sainte-Anne, de l'Hermitage de Bon-Repos, aujourd'hui détruite.

SABLIÈRE. Moulures et sujets sculptés. XVe siècle.

NEF COTÉ NORD. Piliers du XIIIe et du XVe siècles. Sur le mur, Danse Macabre et décor de fleurons. ▶

COLLATÉRAL NORD. Au fond, l'autel et la statue de saint Maudez. A droite, dans la nef, crucifix et lutrin.





A ces trois chapelles vint s'ajouter, le 7 septembre 1646, la chapelle de la Trinité, en Pludual, dont le propriétaire, messire Gilles Huchet de la Bédoyère, châtelain de Langoazeau, abandonna les droits prééminenciers.

Mais s'il est question d'un chapelain, on ne trouve trace nulle part du mot « recteur » qui désignait, dès cette époque, le prêtre chargé d'une paroisse.

Le culte de Itron-Varia-an-Iskuit

Si le geste de Charles de Blois, que nous venons de rapporter, ne prouve pas sans conteste que le sanctuaire de Kermaria fut église paroissiale, il revêt, par contre, une grande signification en ce qui concerne la place prise dans toute la région par le culte de la Vierge à Kermaria.

C'est même, sans doute, à ce geste accompli par le saint Duc, qui était aussi comte de Guingamp — ville où il aimait à séjourner avec son épouse — que l'on doit le couplet, quelque peu prétentieux de la vieille « gwerz » en langue bretonne, chantée encore aujourd'hui, qui met sur le même pied le pèlerinage de Itron-Varia-an-Iskuit et de Itron-Varia-Gwir-Zikour (Notre-Dame-de-Bon-Secours).

Il plaira au lecteur de connaître ce couplet de la complainte :

« Kement a dud hag a ya c'hoaz
Da Wengamp, dindan ar gwe glaz
Aman 've gwelet war-an-dro
Deut eus kant parrouz tro-war-dro... »

« Ici sous les arbres verts
On voit groupés ensemble
Venus de cent paroisses d'alentour
Autant de pèlerins qu'à Guingamp.

Il est sûr, en tout cas, que, sous l'impulsion des moines de Beauport, le pèlerinage de Kermaria prit des proportions considérables.

Les pèlerins affluaient de partout. Tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, avaient besoin « d'être tirés d'affaire », venaient y demander audience à la Vierge.

C'est au point que la chapelle s'avéra trop petite et, au XV^e^ siècle on y ajouta trois travées, un transept et l'élégant porche sud.

Un moine-chapelain, en résidence à Kermaria, y célébrait l'office tous les jours. Le dimanche, les fidèles y affluaient pour satisfaire à l'obligation de la messe dominicale.

Chaque année, le Père Abbé de Beauport désignait un religieux pour y prêcher le Carême.

La renommée de Kermaria s'en allait grandissant. Le village lui-même était tellement en vedette que s'y tenaient de grandes foires qui comptaient parmi les plus importantes de tout le Goëlo.

Force fut donc, au XVII^e^ siècle, d'envisager un nouvel agrandissement du sanctuaire de la Vierge. Grâce à un don important de Jean de Lannion, capitaine garde-côte, seigneur de Lizandré, l'édifice fut allongé par une abside à trois pans, éclairée par cinq grandes baies vitrées.

CHAPITRE II

LA VISITE

L'architecture

Kermaria est un édifice orienté, formé d'une longue nef centrale de sept travées, avec deux bas-côtés.

A l'est, le chœur profond se termine par trois pans coupés.

Au midi, une chapelle privative rectangulaire, formant bras de transept, s'ouvre sur les nefs au niveau du chœur.

Un porche extérieur, également au midi, se situe à la hauteur de la troisième travée.

On distingue facilement trois campagnes de construction. Les quatre travées du côté ouest sont du XIII^e^ siècle ; les trois autres travées, la chapelle privative et le porche sont du XV^e^ siècle.

Les fenêtres à fronton, ouvertes sur les bas-côtés ; le chœur et la tour qui surmonte le pignon ouest sont des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles : la tour, coiffée d'une flèche de charpente et d'ardoises à double ressaut, porte une inscription de 1702, et le chœur a été construit en 1720 et 1721.

Nous conseillons aux visiteurs de s'intéresser d'abord au porche, puis de faire le tour extérieur de l'édifice par l'ouest et le nord, avant d'entrer dans la chapelle.

Le porche

Très élégant, il s'ouvre par une large baie ogivale, ornée de chaque côté de quatre colonnettes. On remarquera les motifs sculptés qui amortissent l'arcature extérieure.

Deux niches surmontées de dais abritent, de part et d'autre de l'entrée, les statues des saints Pierre et Paul, rongées par le temps.

Au-dessus du porche, s'élève un petit édifice rectangulaire qui n'est autre qu'une *secrétairerie*, mais qui servit aussi d'*auditoire*, après 1547, pour la seigneurie de Lizandré-Kermaria : on y rendait la justice et on y recevait l'hommage des vassaux.

Autour de cet auditoire, règne une balustrade finement ajourée de quadrilobes inscrits dans des cercles.

Les parois intérieures du porche sont occupées par les statues de bois des apôtres, d'une facture très populaire, chacun portant son attribut.

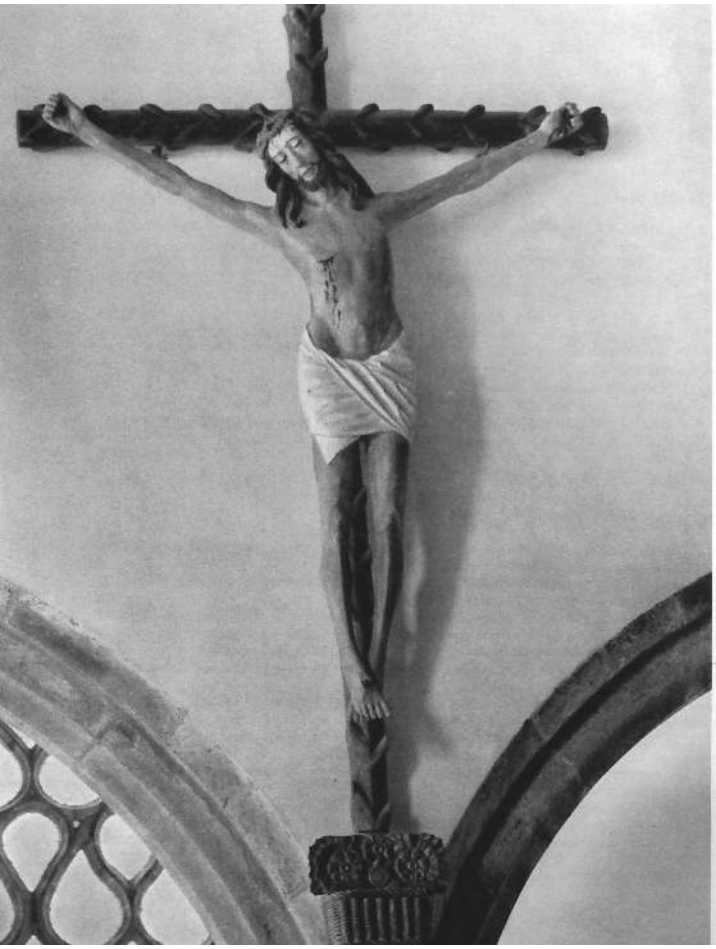
Sur l'un des côtés, les statues sont dans de véritables niches, semblables à celles du porche de La Roche-Derrien qui date de la même époque.

Par contre, l'autre série de statues est présentée dans des encadrements d'arcatures tréflées et surmontées de gables.

Une niche est vide : un voleur a passé par là. On lira par ailleurs l'histoire de ce vol.

Au-dessus des apôtres, quatre anges portent les instruments de la Passion.

La porte intérieure, dont on remarquera les bases ornées de griffes où l'on distingue les têtes stylisées d'un bœuf et d'un âne — est-ce une allusion au mystère de Noël ? — est dominée par une Vierge-Mère de pierre polychromée.



Vestige d'escalier de la sacristie, avec son lavabo au pied.

Lutrin. Pied à nœud godronné et virole de perles, surmonté de feuilles d'acanthe, XVII^e siècle.

◀ Crucifix. Provient du jubé ou d'une poutre de gloire. XV^e siècle.

Accoudoir de la famille de Callouët, au blason d'or à la fasce d'azur surmontée d'une merlette de même. XVIII^e siècle.

La voûte à deux travées, portée par des arcs formerets reposant sur des consoles, est décorée d'anges peints à fresque, accompagnés des armes trois fois répétées des Lannion en alliance avec les Quélen.

Ces peintures ont beaucoup souffert. On distingue à peine les figures qui déploient des phylactères où s'inscrit l'antienne de Pâques, le *Regina Coeli*.

L'extérieur de la chapelle

Sortant du porche, nous nous dirigeons vers le pignon ouest pour découvrir la porte principale de l'édifice, qui est un beau specimen du XIII^e^ siècle. Les proportions sont excellentes ; et l'on notera que les nervures se terminent en sifflet sur les bases.

Le bas-côté nord possédait autrefois un porche plus modeste que le porche sud. On ignore l'endroit exact où il se trouvait, le mur ayant été plusieurs fois reconstruit. Des débris d'arcades, restés sur place, ont été récemment remontés le long de ce mur.

La fenêtre du XVII^e^ siècle, qui éclaire l'édifice de ce côté, est élégante, et son fronton est sculpté d'un soleil en gloire.

Un léger décrochement se voit dans le mur nord. Il est à la jointure de l'œuvre du XIII^e^ siècle et de l'agrandissement du XV^e^ siècle.

Le chœur de 1720 n'est évidemment pas en harmonie avec les parties plus anciennes de la chapelle, mais il est en lui-même une belle construction de style classique solidement assise sur ses fondations légèrement inclinées.

Des gargouilles du XVI^e^ siècle attireront l'attention, de part et d'autre du chœur et sur l'aile du XV^e^ siècle. Elles sont pittoresques et sculptées avec soin.

En contournant cette aile, on verra dans son mur ouest une gracieuse porte du XIII^e^ siècle, réemployée.

L'intérieur de la chapelle

C'est par le porche, que nous avons décrit, que l'on pénètre dans le vaisseau, et l'on se trouve d'emblée dans la partie la plus ancienne.

Les arcs doubleaux de ces quatre premières travées reposent sur des piliers trapus et massifs, dépourvus de bases et de toute ornementation sculptée.

Les trois autres travées qui leur font suite vers le chœur s'élèvent sur des piliers octogonaux plus élancés, et dont les nervures des arcs doubleaux sont à pénétration directe.

Les nefs sont voûtées en bois. Il est probable qu'au XIII^e^ siècle la charpente était apparente. Quelques-unes des poutres qui servent d'entraits sont ornées de monstres à leurs extrémités, ce qui était de mode au XV^e^ siècle, avec deux anges adorateurs à l'entrée du chœur.

Le lambris des bas-côtés est en demi-berceau, et ses nervures s'appuient sur de petites figures humaines.

Le chœur, bien que construit au XVIII^e^ siècle, a le mérite d'agrandir considérablement le vaisseau, et surtout de lui fournir, de nos jours, par ses cinq grandes baies, un excellent éclairage.

A l'origine, une partie au moins de ce chœur était utilisée comme sacristie. C'est ce qu'indiquent les traces de placards ménagés sous les baies, ainsi que l'escalier de pierre qui montait à un étage aujourd'hui disparu.

L'utilisation de la cuve et des robinets, placés au bas de l'escalier, reste problématique.

Cette sacristie, comme il était de mode aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, était entièrement masquée par un grand autel à retable qui montait jusqu'à la voûte.

Le bras de transept est lui aussi parfaitement éclairé par une fenêtre à l'est et par une autre beaucoup plus grande dans le pignon méridional. Ces ouvertures ont des fenestrages richement ajourés dans le granit.

La chapelle possédait jadis un jubé de bois sculpté, peint et doré, qui s'élevait entre la quatrième et la cinquième travée, et dont il ne reste plus que le souvenir. Il avait sans doute été élevé par la famille de La Feillée, châtelains de Langarzeau, auteurs présumés des constructions du XV^e^ siècle.

Par contre, l'escalier de pierre qui conduit à la secrétairerie existe toujours, dans le bas-côté sud, et, à défaut d'élégance, ne manque pas de cachet.

Les sépultures

Dans le dallage, sont encastrées plusieurs pierres tombales des XIV^e^ et XV^e^ siècles, dont les écussons sont indéchiffrables. Mais par les anciens comptes des trésoriers, nous savons de qui il s'agit : un sire de Kerjeffroy en Plouha, des Rosmar de Saint-Georges, des Harscouët de Kergrist, des Le Bœuf du Guilly, des Berthou de Kerdaniel, des Rolland de Beauregard et des seigneurs de Penrunmorvan, tous châtelains des environs.

Sous la grande fenêtre de l'aile sud, se trouve un enfeu dépourvu de tout ornement et inscription, sépulture d'un Taillart, seigneur de Lizandré.

C'est le 27 juin 1547 que la chapelle de Kermaria, appartenant alors aux La Feillée, seigneurs de Langarzeau, échut à la famille Taillart et dans des circonstances qu'il est bon de rappeler, puisque cette famille Taillart joua ensuite un rôle important dans l'histoire de la chapelle.

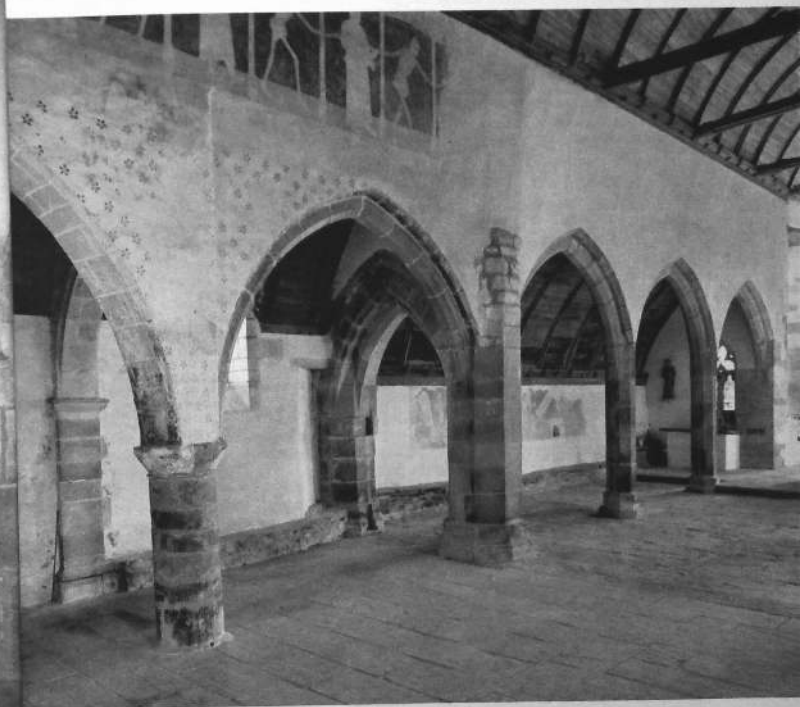
A la date que nous indiquons, les La Feillée délaissèrent tous leurs droits prééminenciers sur Kermaria à Rolland Pinart, seigneur de la Noë-Verte, qui avait épousé successivement deux filles de la famille Taillart, Louise et Catherine, châtelaines de Lyzandré.

La plus belle tombe de Kermaria fut celle d'un de leurs descendants, Jean de Lannion, baron des Aubrays, seigneur de Lyzandré et de la Noë-Verte, dont le caveau s'ouvre devant le chœur.

Le monument funéraire qui se dressait sur ce caveau devait ressembler à celui de Guillaume de Rosmadec, qui subsiste toujours à Notre-Dame-de-la-Cour, en Lantic. Cette dernière chapelle a, du reste, plus d'un point commun avec Kermaria.

Jean de Lannion était, en 1646, capitaine du ban et arrière-ban des garde-côtes, ports et havres de l'évêché de Tréguier. Sa force presque surhumaine et sa bravoure extraordinaire sont célébrées dans une « gwerz » du pays de Goëlo.

Nef. Partie XVI[e] siècle. Emplacement du caveau funéraire.



Nef coté nord. Au fond du collatéral, on distingue les vestiges du « Dit des Trois Morts et des Trois Vifs ».

Sa tombe fut brisée pendant la Révolution. Un fragment, qui représente l'écusson des Lannion entouré du collier de saint Michel, est encastré dans la façade d'une maison près de la chapelle, maladroitement disposé à l'envers.

La légende populaire veut que le crâne de ce seigneur ait été scié. Or, en 1850, J. Geslin de Bourgogne a retrouvé dans le caveau funéraire ce crâne qui porte des traces visibles de l'opération. Une pieuse femme le plaça dans une boîte à reliques avec l'inscription : *Le Ceff de Lezobré*.

Une dernière découverte concernant les sépultures fut faite en 1963. Un ouvrier travaillant à l'entretien de la chapelle trouva, derrière une pierre, une boîte de métal rouillé qui contenait un cœur humain momifié. C'était celui de Guillaume-Jacques de Callouët, qui avait été scellé dans la maçonnerie le 3 novembre 1729.

La danse macabre

Kermaria était donc, comme la plupart de nos églises et chapelles, une véritable nécropole. Aussi n'est-il pas surprenant que nous y trouvions des peintures consacrées au mystère de la mort, et, en particulier, une danse macabre.

C'est une décoration des plus rares ; et d'autant plus précieuse qu'elle comprend quarante-sept figures, et qu'on peut la dater avec une certaine précision.

Au XVIII[e] siècle, elle avait été recouverte de couches de badigeon, et c'est vers 1856 que Charles de Taillart, l'un des descendants des seigneurs qui possédèrent Kermaria au XVI[e] siècle, découvrit ces peintures et réussit à les remettre au jour.

On sait que la plus célèbre danse macabre fut peinte à Paris en 1425 sous les arcades du cloître du Charnier des Innocents. Guyot Marchant en fit des reproductions gravées sur bois, qui eurent un énorme succès dans toute l'Europe.

Celle de Kermaria, dont R. Couffon a pu situer l'exécution entre septembre 1488 et avril 1501, s'en inspire directement, mais avec des détails pleins de saveur.

Les figures, qui se tiennent par la main, représentent des personnages vivants de tous âges et toutes conditions sociales, et des cadavres décharnés, au rire sardonique, qui les entraînent dans une farandole macabre.

Les sujets, qui mesurent 1,30 m de haut, circulent dans un décor d'arcatures montées sur des colonnettes. Ils sont traités à la détrempe, presque sans modelé, en tons clairs sur des fonds rouge-brun, et cernés d'un trait léger.

La série commençait à droite près du chœur, par un figurant aujourd'hui disparu, qui représentait l'*Acteur*, ou l'auteur chargé de rédiger les sentences morales, inscrites sous chaque personnage, chacune de huit vers en lettres gothiques.

Quelques fragments de ces textes sont encore lisibles. Ils sont inspirés du poème du Charnier des Innocents.

Voici l'ordre dans lequel se présentaient les personnages à la suite de l'Acteur : le pape, l'empereur, le cardinal, le roi, le patriarche, le connétable, l'archevêque, le chevalier, l'évêque, l'écuyer, l'abbé, le bailly, l'astrologue, le bourgeois, le chartreux, le sergent. Ils alternent tous avec des morts squelettiques.

Puis viennent quatre sujets qui ne sont pas séparés par des morts : le médecin avec sa fiole de médicament, la femme qui s'accroche au bras de ses deux voisins, l'usurier et le pauvre.

L'alternance reprend à partir de celui-ci, et l'on trouve : l'amoureux en pourpoint et chaussé à la poulaine, le ménétrier dont le biniou est abandonné sur le sol, le laboureur avec sa serpe et son hoyau sur l'épaule, le cordelier et l'enfant.

Quoique bon nombre de ces figures aient souffert, ou aient entièrement disparu, il en reste assez pour saisir dans son ensemble, et dans beaucoup de détails, cette œuvre impressionnante.

Les autres peintures

Elles comprennent une série de prophètes qui occupent, sous la danse macabre, les écoinçons entre les arcs des travées.

Il s'agit de David, d'Isaïe, de Zacharie, d'Elie et de Quatre autres qui n'ont pu être identifiés.

Ils se détachent sur un fond jaunâtre semé de fleurons rouge et pourpre clair. Richement vêtus, ils déployaient des phylactères sur lesquels étaient inscrits des versets de leurs prophéties.

Dans le bas-côté nord, face au bras de transept, le *Dit des trois morts et des trois vifs* était peint sur le mur, en grisaille sur fond d'ocre rouge, formant une frise de 7 mètres de long.

Ce thème de trois jeunes gentilshommes qui partent joyeusement pour la chasse, et qui sont apostrophés par trois cadavres décharnés surgissant de leurs tombes, était aussi populaire que le thème de la danse macabre ; et le duc de Berry l'avait fait sculpter en 1408 au portail du Charnier des Innocents.

Au-dessus de cette peinture, sur le lambris de la voûte, on trouvait aussi le *Triomphe des vertus et des vices*.

Neuf panneaux représentaient chacun une élégante figure de femme couronnée d'or, transperçant de sa lance l'animal symbolisant un vice.

Ainsi l'Humilité transperçait un lion ; la Patience, un serpent ; la Charité, un chien ; la Justice ou la Vérité, un renard ; la Tempérance, un loup ; la Chasteté, un bouc ; et la « Diligence », un âne.

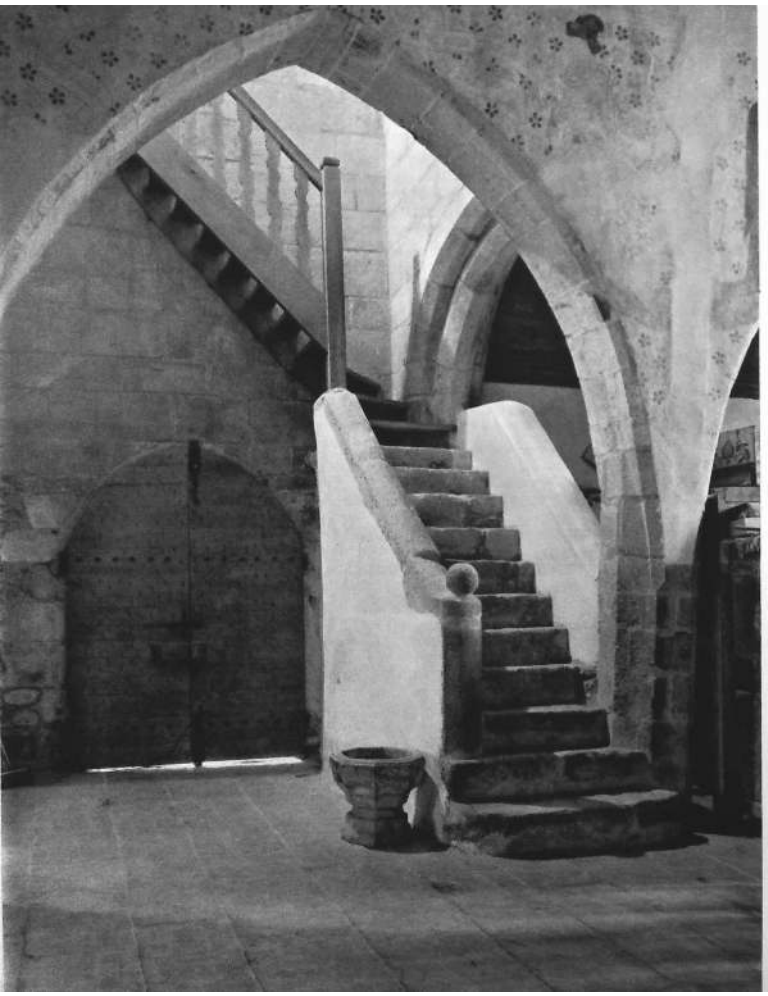
A part quelques vagues traces, il ne reste plus rien de ces peintures.

De la décoration peinte dans la chapelle sud, au-dessus des deux arcades qui s'ouvrent sur la nef, on a pu conserver quelques fragments.

Il s'agit d'un groupe de six personnages du XV[e] siècle, que Paul Chardin en 1885 a identifié grâce à leurs costumes armoriés, et en confrontant ceux-ci avec les armoiries demeurées alors dans la grande fenêtre.

Les hommes de cette composition portaient l'armure de guerre recouverte de la *cotte d'armes ;* et les femmes, la coiffure de hennin et la *cotte hardie* bordée d'hermines.

C'étaient Guillaume III de Boisgelin, qui servit en 1481 dans la garde du corps du duc François II et mourut en 1502, et sa femme Anne du Vieux-Chastel, tous deux assistés de saint Guillaume. Puis un Taillart, seigneur de Lizandré, assisté lui aussi de son patron



◀ Escalier donnant accès à la Secrétairerie.

Danse Macabre. Les Morts entraînent dans leur ronde le Chartreux, le Sergent, le Médecin, la Femme, l'Usurier, le Pauvre, l'Amoureux, le Ménétrier et le Cordelier.

saint Jean. D'autres figures, en particulier des châtelaines, n'ont pas pu être identifiées.

Il est probable que la chapelle sud était entièrement peinte. On y voyait le même semis de fleurettes brun-rouge qui se retrouve au-dessous de la danse macabre ; et, entre les deux arcades, était figuré un masque tenant à la bouche deux larges palmettes décoratives.

L'ensemble de ces peintures : celles du porche, la Danse macabre, les Prophètes, le Dit des trois morts et des trois vifs, le Combat des vices et des vertus, et enfin les compositions de la chapelle sud devaient faire de Kermaria un des plus beaux — sinon le plus beau — de tous les édifices religieux décorés en Bretagne au XV^e^ siècle. Ce qu'il en reste suffit encore à la rendre infiniment précieuse.

La statuaire

A la richesse de ces peintures, s'ajoute la richesse de la statuaire. Elle ne comprend pas moins de dix-neuf pièces, trente-trois si l'on compte celles du porche, toutes en bois polychrome, sauf deux en pierre, toutes intéressantes, soit par leur valeur plastique, soit par leur caractère pittoresque.

Trois d'entre elles méritent une mention particulière.

C'est d'abord le grand crucifix du XV^e^ siècle qui se trouve aujourd'hui dans la nef, mais devait à l'origine s'élever à l'entrée du chœur sur une poutre de gloire, ou plutôt sur le jubé. On remarquera sa croix écotée, et la beauté de sa stylisation.

La Vierge à l'enfant du XIII^e^ siècle assise et tenant un sceptre, dans la chapelle sud, est sans doute la plus ancienne image de Marie vénérée à Kermaria.

D'un tout autre style est la ravissante Vierge du XVI^e^ siècle qui se trouve dans le bas-côté nord. Elle présente son sein droit à l'enfant, mais celui-ci s'en détourne dans un geste imprévu et gracieux. Fantaisie d'artiste, ou œuvre mystique traduisant quelque verset d'évangile tel que Mt XII, 50 : « Quiconque fait la volonté de mon père est mon frère, ma sœur et ma mère » ? En tous cas, c'est une œuvre d'art pleine de réalisme et de sensibilité.

Moins exceptionnelle, une autre Vierge assise à l'enfant, probablement du XIV^e^ siècle, porte le vocable de Notre-Dame-de-Bon-Secours. On peut y voir une allusion à la madone vénérée de Guingamp, et un souvenir de l'intérêt que le Bienheureux Charles de Blois, dont cette ville était la résidence principale, porta à notre chapelle ; intérêt qui semble attesté par son Procès de canonisation.

Il nous suffira de signaler les autres statues, laissant au visiteur le soin de les découvrir et de les apprécier : un saint Maudez, en moine avec un sac à bréviaire, près du petit autel qui lui est dédié ; une sainte Berthe à l'entrée du chœur, sans bras, à genoux avec un manteau flottant ; une sainte Catherine sans sa roue ; une sainte Barbe sans sa tour ; un saint portant un livre, qui passe pour être saint Joseph ; un saint Dominique ; un saint Nicodème portant la couronne d'épines et les clous de la Passion ; un petit groupe de sainte Anne avec la Vierge et l'enfant ; un évêque qui doit être saint Claude ; un saint Fiacre ; un saint Eloi ; un saint abbé en chasuble avec un livre, et un saint Jean de Calvaire.

Mais il faut signaler particulièrement une curieuse statuette du XV^e^ siècle en pierre de Kersanton, représentant saint Michel en armure d'époque très fouillée, qui terrasse de sa lance le dragon.

Le retable d'albâtre

Kermaria possède cinq panneaux d'albâtre sculptés, d'environ 0,50 m de haut sur 0,35 m de large. Ils sont, à n'en pas douter, les restes du retable qui ornait l'autel du XV^e^ siècle.

D'origine anglaise et sortant probablement de l'atelier de Nottingham, ils ne sont pas exceptionnels puisqu'on trouve des bas-reliefs semblables et de même provenance dans beaucoup de pays d'Europe.

La Bretagne elle-même n'en est pas dépourvue. Dans le Goëlo, la chapelle Notre-Dame-du-Tertre à Châtelaudren en possédait sept qui ont été volés récemment. Cette disparition rend d'autant plus précieux ceux qui nous restent à Kermaria.

Surmontés de dais flamboyants aussi finement travaillés que de la dentelle, en forme de clochetons et de gables, quatre d'entre eux représentent des scènes traditionnelles de la vie de la Vierge : l'Annonciation, l'Adoration des Mages, l'Assomption et le Couronnement. Ils gardent de nombreuses traces de polychromie et de dorure.

Le cinquième est consacré à un personnage dans lequel on a voulu voir saint Yves. Il est vêtu d'une coule à larges manches et d'une chape, costume habituel des chanoines au XV^e^ siècle. Il porte un livre de la main gauche. Sa main droite est repliée vers l'épaule et semble supporter un objet trop mutilé pour pouvoir être reconnu.

Un curieux détail est constitué par la coiffure du personnage. Est-ce une couronne ? Est-ce un bonnet de docteur mal interprété par l'artiste ?

Devant ces incertitudes, il est difficile d'identifier cette sculpture.

Signalons enfin un fragment de mise au tombeau, qui devait faire partie d'un sixième panneau.

En conclusion d'une visite

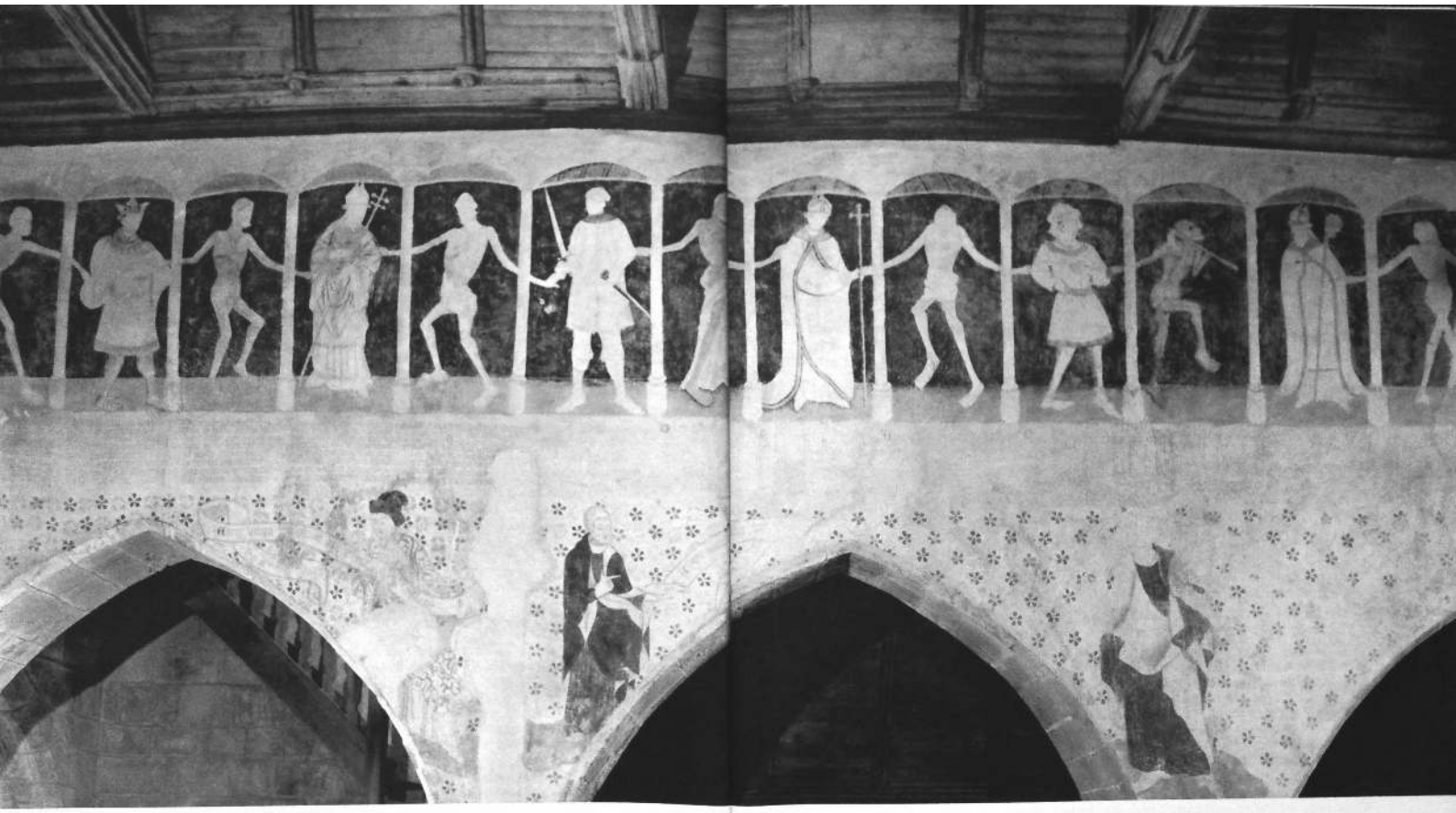
Tant de richesses peintes et sculptées s'accompagnaient certainement jadis de somptueux ornements liturgiques et d'orfèvreries précieuses. Tout a disparu.

Des autels anciens, il ne reste que les tables frustes de granit.

Deux porte-lumière du XIV^e^ siècle, en fer forgé, sur lesquels les dévôts de la Vierge piquaient leurs cierges, ont échappé à la destruction, ainsi qu'un lutrin du XVII^e^ siècle et un accoudoir de facture très fruste, sculpté aux armes de Callouët.

Mais dans son dépouillement peuplé d'admirables vestiges d'œuvres d'art, Kermaria s'est enveloppée de silence et de poésie champêtre.

Et les prières des pieux donateurs et des pauvres pélerins ont imprégné ces murailles, et rendu ce lieu à jamais sacré.



DANSE MACABRE. Ensemble des peintures sur un côté de la nef. Sous les figures du R du Patriarche et du Connétable, on distingue des fragments du poème.

CHAPITRE III

LE SAUVETAGE

Le sanctuaire en danger

La Révolution, qui s'attaqua à tant de monuments religieux, n'épargna pas Kermaria.

Les révolutionnaires s'y acharnèrent peut-être moins qu'en d'autres lieux. Ils y commirent néanmoins de regrettables mutilations.

Ils s'attaquèrent tout particulièrement aux écussons et à tout ce qui rappelait tel ou tel « ci-devant », dont ils voulaient faire disparaître toute trace et jusqu'au souvenir.

Mais c'est au milieu du XIX[e] siècle que le sanctuaire de Kermaria connut le moment le plus critique de sa longue et fastueuse histoire. Le danger vint de là où l'on pouvait le moins s'y attendre : du curé-doyen.

Le chanoine Perro, qui fut 38 ans curé de Plouha, était un pasteur cultivé, zélé et pieux, dont le souvenir est perpétué dans la nouvelle église dont il fut le bâtisseur, par un gisant fort élogieux. Mais il n'était sûrement ni un connaisseur ni un ami de l'art. Et surtout il avait la folie des grandeurs. Indulgent, René Couffon le signale d'un mot relativement discret : « il était atteint de mégalomanie ».

Envers et contre l'avis de son conseil de fabrique, il se mit en tête de raser la vieille et pittoresque église paroissiale qu'il jugeait « trop petite, laide, sans style, très écrasée et compromettante pour la santé publique ».

Quand on sait ce que nous savons de cette église romane, force nous est de penser au vieil adage : « quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage ». La vérité est qu'il rêvait d'une église aux proportions énormes, qui serait la plus vaste du diocèse.

Nous n'en aurions pas parlé, bien sûr, si, en même temps que ce projet, n'était pas né en son esprit celui, monstrueux et aberrant, de détruire le sanctuaire de Kermaria « pour en utiliser les beaux moëllons en granit ».

Kermaria et les pouvoirs publics

Le chanoine Perro fit part de son projet à l'inspecteur des Monuments Historiques du département, J. Geslin de Bourgogne.

On demeure littéralement interdit en lisant la lettre, écrite et signée de sa main — dont nous possédons l'original — que ce fonctionnaire adressa au préfet des Côtes-du-Nord, le 5 juillet 1850.

« M. le curé de Plouha désire transformer son église paroissiale ...en transportant le chevet, le porche, et le transept d'une belle et vaste église connue sous le nom de Kermaria... »

Après avoir rappelé que Kermaria fut jadis un pèlerinage célèbre...

Après avoir longuement décrit « la beauté d'un des plus beaux et plus vastes vaisseaux dont les restes indiquent l'ancienne magnificence »...

Après avoir versé un pleur sur ce sanctuaire « devenu une de ces grandes ruines nationales devant lesquelles le cœur se serre de tristesse en songeant que non seulement nous ne pouvons pas imiter nos pères mais que nous ne savons même pas conserver les chefs-d'œuvre que leur foi et leur goût éclairé de l'art nous ont légués »...

il en arrive à cette conclusion invraisemblable et pourtant vraie :

« ... c'est sur les belles pierres de taille de cet édifice que le curé compte pour construire son église. Quelque regret que l'on éprouve de voir dépecer un tel monument, force est de convenir que le curé a raison... Il y aurait même lieu de voir si le monument tout entier ne pourrait pas être transporté... »

***

Quelles sont les raisons qui réussirent ainsi à circonvenir J. Geslin de Bourgogne qui, par ailleurs, a laissé d'excellents souvenirs et des réalisations heureuses ?... Nous ne le savons pas.

Il avait à sa décharge que « la Danse macabre », badigeonnée, n'avait pas encore été découverte.

Le préfet fit droit à sa requête et la transmit à Paris. Et, avant même d'avoir reçu la réponse des services compétents, il chargea M. Guérin, architecte du Département, de « dresser plans et devis ».

Heureusement, à Paris, quelqu'un veillait. Le « feu vert » ne venait pas. Mais, un jour, quelques années plus tard, ce « quelqu'un dont nous ignorons le nom » vint à décéder. Le chanoine Perro écrit dans le Cahier de Paroisse de Plouha cette phrase d'un cynisme déconcertant : « La mort est venue à propos enlever l'obstacle en supprimant le personnage qui s'opposait à la substitution... »

Le comte de Champagny, député des Côtes-du-Nord, et le général de division comte de Goyon, sénateur, se firent alors les champions du projet du curé et obtinrent les autorisations attendues : le « permis d'inhumer Kermaria » était délivré...

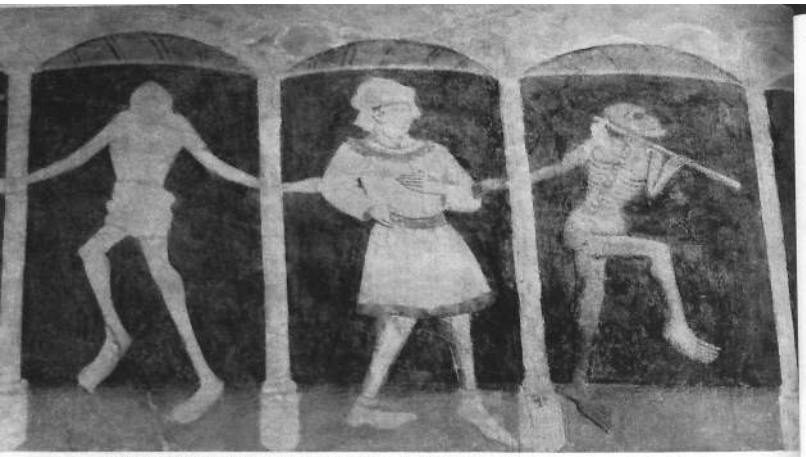
Sûr, par le fait, d'avoir le matériau convoité, le chanoine Perro fixa aussitôt la date de la cérémonie de la pose de la première pierre de sa nouvelle église paroissiale. Elle eut lieu le dimanche de la Sexagésime, 27 février 1859.

La révolte des paysans

Dès lors, le chanoine Perro résolut d'aller vite. A la fin de mars 1859, il entreprit de « mettre hache en bois » ou plutôt de mettre la pioche dans les murs de la chapelle de Kermaria.

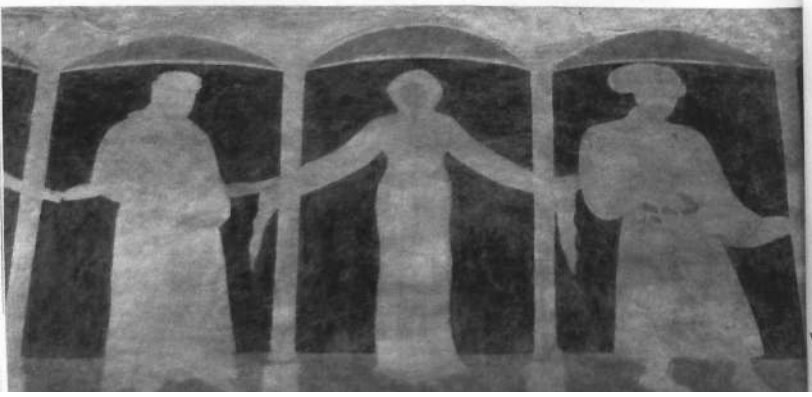
Il avait compté sans la dévotion de ses paroissiens à « leur » Madone et sans leur attachement à son sanctuaire.

Les paysans de Kermaria et des alentours n'étaient pas au courant des projets du curé. Aussi furent-ils stupéfaits de voir arriver les démolisseurs.



DANSE MACABRE. Le Chevalier entraîné par des Morts aux attitudes et aux aspects terrifiants.

DANSE MACABRE. La Femme entre le Médecin et l'Usurier.



VIERGE DE MAJESTÉ.
XIII[e] siècle.

Quand ils les virent à l'œuvre et que tombaient les premières pierres du porche nord, leur stupéfaction fit place à la colère. Armés de faux, de fourches et de bâtons, ils empêchèrent les ouvriers d'approcher de la chapelle.

En même temps, une délégation faisait savoir au curé que « par tous les moyens ils s'opposeraient à une démolition qui était un sacrilège ».

Le différend fut porté à l'évêché. Mgr Martial délégua son vicaire général pour étudier, sur place, ce « problème particulier ». La cause fut vite tranchée. Raison fut donnée aux paysans. La chapelle était sauvée.

Le curé ne put même pas utiliser les moellons du porche dénudé par surprise... si bien que, de nos jours, ils jonchent encore le sol, comme un reproche envers ceux qui avaient perpétré cet acte de vandalisme, lequel, plus de cent ans après, nous fait encore frémir à la pensée qu'une œuvre d'art doublé d'un haut-lieu de piété mariale comme Kermaria aurait pu disparaître.

Après l'alerte

« A quelque chose, dit le proverbe, malheur est bon. » Le projet avorté du chanoine Perro eut pour conséquence d'attirer l'attention sur Kermaria et sur son état de délabrement.

Plusieurs personnalités s'y intéressèrent et, peu de temps après son sacre, en 1869, Mgr David écrivit au curé pour savoir ce qu'il en était.

Le curé lui répondit laconiquement : « il faudrait des sommes considérables pour restaurer une chapelle trop longtemps négligée ».

Geslin de Bourgogne, qui regrettait d'avoir cédé trop facilement aux instances du curé pour la démolition de la chapelle, mit tout en œuvre pour rattraper son erreur. Appuyé par le préfet, il intervint auprès du ministre des Beaux-Arts en vue d'obtenir des crédits. Malheureusement, il se heurta au grand architecte en renom Viollet-le-Duc qui, n'étant jamais venu à Kermaria, donna, sur simple ouï-dire, un avis défavorable : « Si les peintures méritent un certain intérêt, l'édifice n'en a aucun ».

Force fut de se rabattre sur les ressources locales. Quelques généreux bienfaiteurs dont, une fois de plus, le nouveau propriétaire de Lizandré, le comte de Coëtlosquet, firent des dons importants qui permirent de parer au plus pressé.

En 1907, grâce à l'intervention de M. Brunet, architecte du Gouvernement, l'édifice fut définitivement classé et quelques crédits, évidemment trop maigres, furent accordés.

Aussi, en 1909, Lucien Bégule terminait son étude par un cri d'alarme : « Nous serions heureux si ces pages attiraient l'attention de ceux qui disposent des deniers de l'Etat sur un des monuments les plus précieux de la vieille Bretagne. Si on veut le sauver de la ruine, il faut se hâter ».

On ne se hâta guère. Toujours de simples rafistolages. On peut dire aujourd'hui que c'est miracle que la toiture ne soit pas tombée.

A l'intérieur aussi, les dégâts s'amoncelaient et le pire était à craindre.

La situation spirituelle se mettait au diapason de la situation matérielle. Le pardon périclitait. Les pèlerins se faisaient rares. Et les années passaient... Lentement Kermaria tombait dans l'oubli avec, comme oraison funèbre, de la part du clergé et des fidèles, cette plainte trop facile : c'est dommage !...

Le sauvetage et la résurrection

Une circonstance, aussi inattendue que providentielle, allait faire luire sur Kermaria un soleil tout neuf et ranimer tous les espoirs.

C'était en 1953. En souvenir, peut-être, des grandes foires qui s'y tenaient jadis, le Comice Agricole du canton de Plouha se déroula à Kermaria. Les plus hautes autorités civiles du département y assistaient. Le curé-doyen, lui aussi, fut invité.

Comme les concours se prolongeaient et que l'heure du repas tardait, le curé, appuyé par le maire, François Le Puluard, invita les personnalités présentes à visiter la chapelle.

Toutes acceptèrent d'emblée et ce fut une révélation... Des applaudissements unanimes saluèrent la réflexion du préfet : « il faut absolument sauver cette merveille ».

Un extraordinaire mouvement de sympathie se déclencha... orchestré à Saint-Brieuc, au Conseil Général, par un Plouhatin, M. Louis Le Droumaguet, qui en était le vice-président... et à Paris, aux Beaux-Arts et auprès des diverses administrations intéressées, par un autre Plouhatin : M. Alain Le Guen, député des Côtes-du-Nord.

La cause fut gagnée à tous les échelons au-delà de toutes les espérances. Un ensemble de travaux absolument exceptionnel fut décidé et mis rapidement à exécution.

Nous ne pouvons qu'énumérer les principales restaurations, laissant au visiteur le soin de découvrir les autres et de les apprécier : couverture neuve en belles ardoises rustiques de Sizun aux couleurs chantantes et chatoyantes... reconstruction totale de la charpente de la voûte en chêne massif... consolidation de toutes les maçonneries... réfection des enduits... restauration des fresques et, en particulier, de l'incomparable chef-d'œuvre qu'est la « Danse macabre », par un artisan peintre-décorateur spécialisé, M. Nicaud, de Paris... remise en état et traitement atomisé de toutes les statues en chêne... démolition d'un maître-autel, surajouté et banal, pour le remplacer par un monolythe de 3 mètres de long... etc.

Les travaux ont duré vingt ans et ont coûté quelque 120 millions d'anciens francs.

Nous savons même que les Beaux-Arts n'ont pas dit leur dernier mot. De nouveaux embellissements seront apportés à l'abside et toutes dispositions seront prises pour mettre en valeur et rendre accessibles aux visiteurs, tout en les garantissant contre le vol, les inestimables trésors que sont les albâtres, les statuettes, les vases, les ornements, etc.

***

Le sanctuaire de Kermaria est littéralement ressuscité : ce cierge incomparable qui, depuis 700 ans, brille au ciel du Goëlo, n'est pas près de s'éteindre.

Tel qu'il se présente désormais, il est « paré », comme disent les marins de chez nous, pour défier les siècles...

Kermaria, haut-lieu de la piété mariale

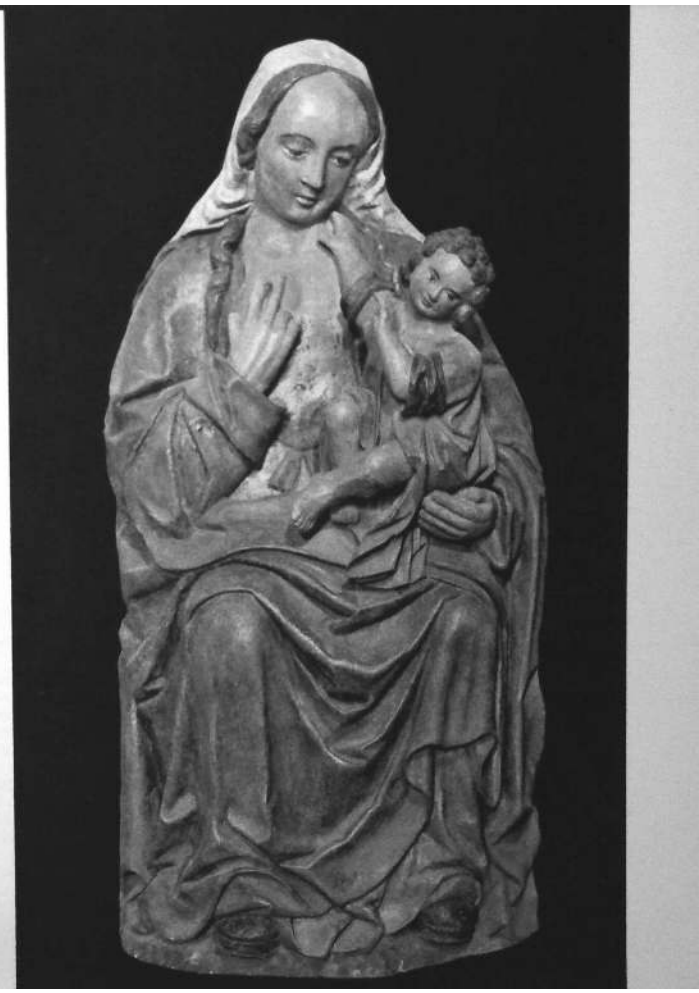
Tandis que se réalisait l'entreprise de la « résurrection matérielle », l'œuvre de « résurrection spirituelle », elle aussi, suivait son cours.

SAINT JEAN. Provient d'un groupe de Calvaire.

SAINT ELOI. Il porte ses attributs de forgeron : tablier de cuir, marteau et pied de cheval.

SAINT MICHEL. En armure de chevalier, il terrasse le dragon. Granit de Kersanton. XV^e siècle.

SAINT FIACRE. Patron des jardin



VIERGE ASSISE. L'Enfant refuse sein que lui présente sa mèr XVI^e siècle. « Du lait ?... Mai il y a autre chose : la Paro de Dieu ».

Avant d'être un « musée » que l'on visite et que l'on admire, la chapelle de Kermaria est le sanctuaire de Notre-Dame.

Aussi fallait-il que tout soit mis en œuvre pour qu'elle y soit honorée et pour que ses dévots puissent s'y trouver chez eux et se confier à Elle.

Il semble que ce soit aujourd'hui chose faite.

Les pèlerins reviennent. Ils sont visiblement heureux de s'y trouver. Les porte-lumières en fer forgé du XIV[e] siècle, qui rouillaient dans un coin, ont retrouvé l'usage auquel ils étaient affectés et sont garnis de cierges qui brûlent.

Le Pardon, le grand Pardon, fixé au 3[e] dimanche de septembre à l'occasion de la fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, a retrouvé sa splendeur.

Il est préparé par un triduum qui groupe les enfants, les malades et handicapés, les anciens de la Vie Montante et les Jeunes avec une Route mariale.

Le dimanche, dès l'aube, c'est le déferlement enthousiaste des pèlerins. Beaucoup viennent de loin et souvent à pied. Les offices, traditionnellement présidés par un évêque, sont très beaux et donnent une idée de ce qu'est la vie chrétienne quand elle est réalisée dans sa plénitude.

Il n'y a pas de curieux à Kermaria. On se recueille, on prie, on chante, on processionne. Les hommes, eux-mêmes, semblent tout heureux d'avoir cette occasion d'affirmer leur foi.

C'est vraiment le « rendez-vous » chez la Mère, chez « la Mère bénie entre toutes les mères », qui donne audience à ses enfants et tout spécialement à ceux d'entre eux — et il y en a toujours — qui ont besoin « d'être tirés d'affaire »...

La « mort » à Kermaria...

Nombreux sont les visiteurs qui posent la question : n'y a-t-il pas à Kermaria une sorte d'obsession de la mort ?

Il est certain que l'idée de la mort tient une grande place dans l'ornementation de la chapelle : la « Danse macabre », la légende « des Trois Morts et des Trois Vifs » devisant dans un cimetière, les tombeaux, la châsse renfermant le « Cerf de Lezobré », etc.

La mort est un thème familier à la pensée celtique. Lucien Bégule écrit : « L'idée de la mort nivelant toutes les conditions est aussi ancienne que le monde. L'idée de l'inexorabilité et de l'incertitude de l'heure fatale a toujours été rappelée par le christianisme comme un avertissement salutaire. Il n'est pas étonnant de la retrouver exprimée de façon saisissante en Bretagne, en ce pays où la foi s'est conservée vivace et où les populations de marins ont toujours été habituées à voir la mort de près... »

La pensée de la mort n'est d'ailleurs pas une pensée triste. Elle maintient dans l'humilité, elle invite à être bon, elle aide à faire face aux difficultés et elle ouvre toute grande devant le chrétien la porte de l'espérance.

Le « Je vous salue, Marie » serait-elle une prière triste parce qu'on demande à la Mère de Dieu de prier pour nous « maintenant et à l'heure de notre mort » ?...

Nombreux sont les jeunes qui, à la période des examens, prient Notre-Dame de Kermaria de les aider à « se tirer d'affaire ». Pourquoi ne la prierions-nous pas tous de nous aider à nous tirer d'affaire à l'heure de l'Examen final devant le Souverain Juge ?...

La statue volée... s'agit-il de saint Luc ?...

Le porche de Kermaria est le type accompli du porche breton : à l'entrée du sanctuaire, douze personnages montent une garde d'honneur. Habituellement, il s'agit des douze Apôtres.

Une niche est vide à Kermaria. Un personnage manque. Sa statue a été volée. Tous les Plouhatins sont d'accord pour affirmer qu'il s'agit de saint Luc.

Pourquoi saint Luc, qui était évangéliste, mais qui n'était pas Apôtre ?

Dans un remarquable reportage qu'il fit dans Ouest-France du 9 juin 1963, André Legrand écrit fort judicieusement :

« Pour les esprits cartésiens que nous sommes, douze statues dans une chapelle signifient évidemment les douze Apôtres. Mais Descartes est postérieur à Kermaria. Force nous est de nous incliner devant la solide tradition populaire qui voyait parmi les douze l'évangéliste saint Luc. »

Après tout, nos vieux pères ne manquaient ni d'esprit pratique ni de perspicacité. Pourquoi n'auraient-ils pas placé dans le porche, auprès de la statue de « la Vierge qui tire d'affaire », la statue du médecin qu'était saint Luc et dont le rôle, comme pour tout médecin, était aussi de « tirer d'affaire » les malades dont il avait la charge ?...

Un vrai roman policier

L'histoire de la statue de saint Luc, volée en 1907, tient du roman d'aventure.

Aussitôt après le vol, des recherches furent effectuées. En vain !... Une vieille femme qui, selon toute probabilité, avait trempé dans l'affaire, mourut en proie à de terribles remords, mais sans faire de révélations capables d'orienter les recherches.

En 1949, l'administration supérieure mit la municipalité de Plouha en demeure « d'exercer une action en revendication de la statue disparue ». M. Augas, inspecteur des Monuments Historiques, donna « tous renseignements d'ordre technique sur les caractéristiques de la statue dérobée ».

Ce fut encore en vain. Et, en 1951, la municipalité prit une délibération officielle pour « clore l'enquête et cesser toute action de revendication ».

L'affaire paraissait donc classée quand, en 1952, tout fut remis en cause. Un personnage important, après une visite à la chapelle, alerta la police française (D.S.T.) et l'enquête fut relancée. En quelques semaines, on découvrit le voleur au Maroc. Si, 45 ans après, la prescription jouait en sa faveur, elle ne jouait pas en faveur de la statue. Il donna donc l'adresse du lieu où elle avait été cachée.

C'est ainsi qu'un matin de juillet 1952, le curé de Plouha accompagné, comme il convenait pour une statue de saint Luc, d'un médecin de Saint-Brieuc, le docteur Joseph Le Conniat, se rendit à Paris.

En présence d'un représentant du ministre de la Justice et du commissaire du 7[e] arrondissement, ils assistèrent à la fouille en règle d'un hôtel de la rue de l'Université qui, malgré ses activités fort louches, portait un patronyme saintement illustre en Bretagne.

Plusieurs statues y furent découvertes, dont plusieurs à l'intérieur des cheminées. Mais celle de saint Luc restait introuvable.

Avait-elle été transportée ailleurs, vendue ou peut-être même brûlée ?...

C'est désormais un mystère qui risque de ne plus jamais être éclairci...

PANNEAUX D'ALBATRE DU XV[e] SIÈCLE

L'ANNONCIATION.
Le Père, dont le visage a disparu, envoie la Colombe vers la Vierge.

L'ADORATION DES MAGES.
Le mage adorateur a ôté sa couronne et l'a passée à son bras.

LE COURONNEMENT DE LA VIERGE.
Le Père et le Fils accompagnés de la Colombe posent une tiare sur la tête de la Vierge.

L'ASSOMPTION.
Saint Thomas à genoux tient la ceinture de la Vierge.

Un rêve peut-il devenir une réalité ?...

Devant l'échec de ces recherches, un rêve naquit dans l'esprit du curé de Plouha.

Il en fit part à Mgr Coupel qui se contenta de sourire... en signalant l'état pitoyable dans lequel se trouvait la chapelle de Kermaria. Mis au courant, pendant la durée des travaux, Mgr Kervéadou, tout en le trouvant quelque peu audacieux, fut loin d'écarter le projet.

Maintenant que les travaux sont achevés, pourquoi ne pas en faire part à tous les amis de Kermaria ?

Puisque, d'une part, Itron-Varia-an-Iskuit est « Madame Marie qui tire d'affaire » et, dans la pensée populaire « Madame Marie qui guérit »...

Puisque, d'autre part, saint Luc, médecin et patron des médecins, est vénéré d'une manière toute spéciale à Kermaria...

Pourquoi n'instaurerait-on pas à Kermaria un pèlerinage des médecins de Bretagne et même de tous les médecins ?

Beaucoup de membres du corps médical ont applaudi à ce projet et de nombreuses personnalités religieuses et civiles y ont souscrit.

Autre est le rêve, bien sûr, et autre est la réalisation... mais de très nombreuses réalisations n'ont-elles pas été d'abord des rêves ?...

EN GUISE D'ENVOI...

Cette plaquette était souhaitée depuis longtemps. La voici !...

Elle s'en va, humble et confiante, vers tous ceux qui l'attendaient avec l'espoir qu'ils ne seront pas déçus.

Elle est loin, certes, d'avoir épuisé les incomparables richesses historiques et artistiques que renferme le Sanctuaire de Itron-Varia-an-Iskuit.

Elle a simplement voulu ouvrir la voie...

Elle a voulu commencer à mettre en valeur un bijou d'art religieux qui doit se glisser, de plus en plus, sur les itinéraires bretons, comme un signet entre deux pages où l'on aime à s'attarder...

Elle a voulu donner son véritable sens à ce haut-lieu de la piété mariale en Goëlo, où les pierres, les sculptures et les peintures, crient la foi, la beauté et l'amour, et invitent à la prière.

Et elle a voulu clamer le plus chaleureux des mercis à tous ceux qui, du haut au bas de l'échelle, ont été les heureux artisans d'une restauration qui est la plus merveilleuse des réussites...

Il ne reste à ses auteurs qu'à la déposer respectueusement aux pieds bénis de Celle qui est « la Mère du Christ et la Mère des hommes » comme l'hommage de leur filiale tendresse et comme « la prière et le chant du soir »...

Ce 31 mai 1975
en la fête de la Visitation de Notre-Dame.

Héliogravure LESCUYER - LYON

Reportage photographique GUILLET-LESCUYER